rans de l'ancienne armée française. Le plus vieux, vrai co- losse, c'est le père Schimmel, un an- cien cuirassier. Il a pendu au mur de sa petite chambre son portrait en grand uniforme, œuvre naïve d'un camarade de régiment. Il a chargé à Morsbronn, aux portes mêmes de mon village ; ce jour-là, défendant sa terre et son foyer, il a dû faire peur à la Mort elle-même. Du plus loin que je me souvienne, tous les dimanches à l'heure de l'office, je vois le cuirassier (jamais on ne l'appelle autrement) paraître sur sa porte et traverser la rue, en deux enjambées, pour aller prendre ses vieux amis, Georges Becker, ex-canonnier à cheval, et Martin Spohr, qui fut sergent de voltigeurs. Tous trois se mettent en route et sur leurs redingotes, pareilles comme un uniforme, brille la médaille au ruban strié de deuil et d'espérance. Ils ne parlent guère, comme pour compenser tous les mots inutiles que l'on dit ailleurs. Les gens de mon village aiment le silence, et l'on dirait que les voix de jadis, les voix de douleur et de colère se sont tues... Oui, c'est entendu, il n'y a plus de protestataires en Alsace ; les journaux allemands nous le répètent assez. Et l'on sait bien que si, par aventure, un des nôtres n'est pas content, l'agent du fisc, le procureur et le gendarme sont là pour lui fermer la bouche. Oui, notre pays se tait ; mais les dernières paroles qu'il a dites, quand sa voix était libre encore, il ne les a jamais reniées. Dans la rue tranquille de mon village, au rythme du pas resté fier des trois vétérans, il me semble que j'entends l'écho mêler au son des vieilles cloches les mots du serment de nos pères : *Nous jurons, tant pour nous que pour nos enfants et leurs descendants, de revendiquer éternellement le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la Nation française . . .*

http://www.digibib.tu-bs.de/?docid=00000394